

LE HÉROS, LE MARCHAND ET L'AQUARIUM

Traduit par Alexis YANNOPOULOS
UNIVERSITE DE TOULOUSE 2 JEAN-JAURÈS, CEIIBA

On le fit entrer dans une pièce sombre. La servante qui le précédait alluma les lumières.

— M. Luis arrive de suite, lui dit-elle.

Le maréchal Prez regarda autour de lui. « Il mène un bon train de vie », pensa-t-il. « Lorsque l'on est sur le point de conclure une affaire avec quelqu'un, il est toujours primordial d'étudier l'ambiance dans laquelle vit cette personne ». Il y avait beaucoup trop d'objets à son goût, il en aurait supprimé une partie ; il n'aurait jamais surchargé autant sa propre maison, à part peut-être certaines dépendances. Sur un des murs trônait un miroir convexe avec un cadre doré. Intéressant ! Il se souvint alors d'une atmosphère similaire qu'il avait connue dans une taverne londonienne : des murs tapissés et sombres et, à côté d'un miroir semblable, le panneau de liège qui servait de cible aux fléchettes. Il s'était amusé à s'en rapprocher et à s'en éloigner, en répétant plusieurs fois le mouvement. En revanche, il ne s'approcha pas de ce miroir-ci. Il resta au contraire debout à observer, au milieu de la pièce, les mains croisées dans le dos : outre les murs sombres, il y avait un canapé blanc et deux fauteuils assortis, une table centrale, une table d'angle, une autre table haute qui servait de base à une figure d'albâtre, des livres dans une bibliothèque tournante, un Gobelin, un repose-pied recouvert de velours doré. Le lustre était en cristal ; un rideau blanc et un rideau jaune retombaient sur la fenêtre, dont les vitres et les volets étaient fermés. Le seul ornement présent sur l'étagère du haut de l'armoire d'angle était un globe posé sur un socle fragile. Sur les autres, il y avait des objets en ivoire et une boîte émaillée, le seul objet bleu de la pièce.

La porte s'ouvrit derrière lui et le maréchal se retourna.

— Ah ! — l'homme qui venait de faire son apparition poussa un soupir extasié et s'approcha de lui.

— Cher ami — répondit le maréchal Prez en lui tendant la main.

M. Luis n'avait pas esquissé de geste jusqu'à ce moment, se tenant discrètement en attente ; il ignorait évidemment si le maréchal accepterait ou non de lui serrer la main. Mais pourquoi pas ? La main courte et potelée de M. Luis tenait entièrement dans la paume de la main du maréchal.

— Asseyons-nous, je vous prie — dit M. Luis en l'invitant à s'asseoir dans le canapé.

Le maréchal hésita : il ne voulait pas que l'autre s'installe à côté de lui, il préférerait l'avoir en face. Mais il n'avait plus le choix car, étant mal placé, il se serait trahi s'il avait fait un pas vers l'un des fauteuils.

— Maréchal, vous me faites un grand honneur...

— Je vous en prie, mon ami, ce n'est rien.

— Mais vous êtes tellement célèbre ! — M. Luis avait de petits yeux, vifs et expressifs comme ceux d'une créature de ruisseau — j'oserais même affirmer que vous avez écrit l'Histoire avec une majuscule. Il va de soi que vous avez changé le cours de l'Histoire. Je dois avouer que je me sens très humble à vos côtés.

— S'il vous plaît, n'exagérons rien. Je ne me considère pas comme quelqu'un qui a marqué l'Histoire. Nous écrivons tous l'Histoire un jour ou l'autre. Je ne suis qu'un homme parmi les autres.

— Oh, certes, mais vous êtes un homme d'une autre étoffe. Vos campagnes... sans parler de la guerre. Cette dernière pacification a été une prouesse indescriptible. Hier, j'ai suivi votre entretien avec Voinea à la télévision. L'enthousiasme de la foule était palpable, n'est-ce pas ?

— Je ne suis pas seul, voyons. Mes collaborateurs ont toujours été à l'écoute et les gouvernants m'ont honoré de leur confiance.

Le maréchal Prez commençait à se sentir mal à l'aise. Sa modestie n'était pas feinte. Il avait parfois l'impression que toute sa vie ressemblait à un jeu. Il jouait le rôle du maréchal comme il avait joué celui du révolutionnaire, celui du soldat ou celui de l'homme. Et les autres l'admiraient ; ce petit homme grassouillet également.

— Je vous comprends, bien évidemment, nous ne sommes pas seuls— déclara M. Luis.

« Au contraire », pensa le maréchal, « nous sommes seuls, et c'est très satisfaisant ».

— Mais il est véritablement passionnant de pouvoir vous accueillir chez moi — poursuivit son interlocuteur.

— Vous savez, je ne voudrais vraiment pas que ma visite...

— Qu'elle s'ébruite ? Pas question ! La discrétion est capitale dans n'importe quelle situation. Encore plus dans une activité comme la mienne.

— Il est vrai que j'ai presque toujours renouvelé mes effectifs à l'étranger — répondit le maréchal qui souhaitait aller droit au but. Mais il m'est tout à fait impossible de quitter le pays en ce moment. Et, bien que je n'en aie parlé à personne, car tout homme a droit à son intimité, pas de se cacher bien évidemment, mais le droit de vivre une partie de sa vie chez soi dans l'intimité, comme je viens de vous le dire. Il s'avère que, sans parler à qui que ce soit directement, j'ai entendu des rumeurs, et ce n'étaient pas exactement des plaintes, sinon je ne serais pas ici bien évidemment.

— Je vous remercie — Les yeux de l'homme brillaient et c'est à peine s'il clignait des paupières.

— J'ai besoin de quelque chose... de très spécial. Très spécial, oui, c'est bien ça. En effet, on atteint un stade dans notre vie où plus rien ne nous satisfait. On commence à se poser des questions. En réalité, ce que je veux c'est une sorte de saut, un pont vers un autre monde, pouvoir m'immerger dans quelque chose de différent, savoir que ce quelque chose m'attend tranquillement dans le fond de ma maison pendant que je suis en campagne, que j'essaie de m'entendre avec un ministre incompétent, que j'assiste à un congrès ou que j'accorde un entretien.

Le maréchal était grand et fort ; ses cheveux commençaient à grisonner. Ses yeux n'étaient pas expressifs, bien au contraire. Il avait des dents très blanches et un menton puissant. Le large canapé à haut dossier dans lequel il était assis semblait avoir été conçu spécialement pour lui. En revanche, si le petit homme avait voulu s'asseoir dans le canapé, il s'y serait totalement engouffré. Peut-être ne s'y était-t-il jamais assis.

M. Luis se leva et fit le tour de la pièce en évitant les meubles.

— C'est tout à fait compréhensible — reprit-il. Une récompense et en même temps la possibilité de s'évader. Entendons-nous. Vous êtes habitué aux triomphes à grande échelle et ce dont vous avez besoin maintenant, c'est un triomphe intime, à la fois ardu et simple.

Le maréchal acquiesça. Ce n'était pas exactement cela, mais à quoi bon expliquer ?

Le marchand s'était arrêté devant lui :

— Je pense avoir exactement ce que vous cherchez.

Le maréchal esquissa un sourire.

— Ne nous méprenons pas. Ce n'est pas une phrase que je balance à tous mes clients. J'ai un bon œil pour évaluer les hommes. Beaucoup sont partis d'ici les mains vides, non pour des raisons mesquines, non pas parce qu'ils n'avaient pas assez d'argent ou que je ne pouvais pas les satisfaire, mais parce que je devine ce qu'un homme désire et, si d'aventure je n'ai pas ce qu'il veut... eh bien, j'en suis convaincu, et je le dis tout haut, je ne peux pas remplacer ce désir par de la pacotille.

Il fit à nouveau quelques pas avant de s'arrêter ; le maréchal demeurait silencieux.

— Comprenez-moi, dans notre situation, je ne dis pas : « maréchal, je ne pourrai pas vous être d'une quelconque utilité ». Non, ce que je dis, c'est : « je sais ce que vous désirez et je possède ce que vous désirez.

— Comment est-elle ? Je peux la voir ?

M. Luis ignora la question.

— Je ne vous parlerai pas de sa beauté ; il aurait fallu être poète. C'est une question de caractère : tout un monde enfermé dans un corps de femme : un monde multiforme, contradictoire, doux et turbulent à la fois. Je peux seulement vous avancer qu'elle est extraordinaire. J'ai eu de très belles femmes, maréchal. Des femmes qui ont transformé les hommes qui les ont achetées. Ma discrétion m'empêche d'entrer dans les détails, et il n'en restera rien après ma disparition, car mes transactions n'ont jamais, jamais été retranscrites. Mais une femme comme celle-ci, je ne me souviens nullement d'en avoir eu une semblable ; honnêtement, je ne m'en souviens pas.

Il regarda le maréchal Prez droit dans les yeux, et celui-ci se sentit troublé parce qu'il devina que le petit homme disait vrai. « Il n'essaiera pas de te rouler dans la farine », lui avait dit Negri, et on racontait que Negri avait au moins dix épouses merveilleuses. Deckert, du moins, jurait que celle que Negri lui avait offerte était une pure merveille.

— Eh bien, voyons ça, affirma-t-il en se levant.

— Hmm..., répondit M. Luis qui ne bougea pas de son siège.

— Qu'y a-t-il ? Y aurait-il un problème ?

— Comprenez-moi, maréchal. Je n'aurais pas mentionné l'existence de cette femme à aucun autre que vous. Je lui aurais simplement montré la marchandise disponible, l'aurais orienté et l'aurais laissé choisir. L'existence de cette femme est un secret. Personne ne l'a encore vue ; personne, à part les servantes et moi-même. Quand on me l'a amenée, je me suis dit : « Il vaut mieux que tu la laisses vieillir toute seule plutôt que de la donner à n'importe qui ». Mais vous êtes là à présent, et vous êtes un homme exceptionnel : l'exception vous appartient. Cependant, me voici face à un problème : et si vous ne voulez pas d'elle ? Et si elle ne vous plaît pas ? Si vous la regardez et qu'elle ne vous plaît pas ? Je ne pourrai plus alors dire : « Personne ne l'a jamais vue ». Pour moi, l'affaire sera gâtée.

— Mais voyons, cher ami, je vais juste la regarder, elle sera toujours vierge !

— Bien évidemment, maréchal, je ne vends que des vierges !

« L'aurais-je offensé ? », se demanda-t-il, avant de prononcer à haute voix :

— Voyons, est-ce que cela signifie que je dois l'acheter avant même de l'avoir vue ?

— Non, non, pas du tout. Toutefois, je crains que vous ayez à prendre en charge la somme correspondant à la dépréciation de la marchandise.

Le maréchal sourit :

— Eh bien, mon ami, je suis prêt. S'il s'agit de quelque chose d'aussi exceptionnel... Faisons les comptes.

— Voyons. Le prix total est de, je vous l'annonce dès maintenant, sept cent mille. Vous verrez que ce n'est pas excessif, bien que cela puisse le paraître. A partir du moment où je ne pourrai plus disposer de ma phrase magique « Personne ne l'a jamais vue », j'estime que je pourrai encore la vendre à cinq cent mille, peut-être cinq cent cinquante mille. Oui, disons cinq cent cinquante mille.

Le maréchal resta silencieux. Il sortit son carnet de chèques et un stylo plume, et s'assit dans un fauteuil face à la table dorée au centre de la pièce.

— C'est pour une succursale de banlieue – dit-t-il en écrivant « cent cinquante mille », et il faudra que ce soit un chèque au porteur.

— Bien évidemment, pas d'inconvénient.

M. Luis pris le chèque et le rangea sans le regarder. Il se dirigea vers la porte.

— Par ici — dit-il.

Ils traversèrent le hall d'entrée et empruntèrent un couloir qui tournait sur la gauche. Le couloir donnait sur une pièce aux baies vitrées qui disposait d'un foyer ouvert, de meubles en paille et en osier, de nombreuses plantes et d'étagères recouvertes de livres.

— Cet endroit est mon jardin d'hiver — déclara M. Luis — même si en vérité, il s'agit de mon jardin tout au long de l'année. Il y a du soleil vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Vous qui avez enduré tous les climats, vous allez vous moquer de moi mais je suis très frileux.

Tous les climats, tous les hommes, toutes les ruses, toutes les armes. Le maréchal regarda autour de lui l'immense paix qu'on y respirait. Il se souvint de l'expression « il y avait une atmosphère à couper au couteau ». Il avait affronté des boucliers en cuir usé, des tanks, des casques à plumes, des canons antiaériens, des lances empoisonnées et des bombes. Il avait vu le ventre de la guerre. Le petit homme grassouillet le regardait avec ses yeux loquaces.

— Nous allons traverser le jardin — dit-il, en ouvrant l'une des baies vitrées.

Encore un couloir. Il y avait des fenêtres sur les deux murs et un toit en verre. On pouvait voir le jardin à travers les fenêtres du mur de gauche et le reste de l'immense maison à travers celles de droite. Le couloir était parallèle aux chambres et n'y donnait pas accès.

« J'espère que je ne me suis pas fait duper », pensa le maréchal Prez en s'impatientant devant tant de portes qu'il fallait ouvrir et fermer. Ils arrivèrent à la fin du couloir. Ils traversèrent une nouvelle salle et commencèrent à se perdre dans d'autres pièces et antichambres. De temps en temps, une porte s'entrouvrait ou un rideau se soulevait, et le maréchal se sentait épié.

— Elles sont comme des enfants ! — s'exclama M. Luis.

Ils arrivèrent enfin face à une porte qui ne s'ouvrait pas. Le propriétaire de la maison glissa ses doigts dans la chaîne du porte-clés qui dépassait sous son gilet et en sortit une.

— Par ici. Ne faisons pas de bruit. La spontanéité est le meilleur argument que j'utilise quand je veux faire une vente.

Ils entrèrent dans une antichambre tapissée, avec une seule autre porte située à l'opposé. M. Luis referma la porte d'entrée, la verrouilla soigneusement et se dirigea vers la deuxième porte. Il faisait très chaud.

Cette deuxième porte menait à un passage où trois autres portes étaient visibles ; l'une d'entre elles, celle qui faisait face au maréchal, avait un judas fermé.

M. Luis s'approcha, souleva le couvercle du judas et regarda à travers la vitre.

« Et moi ? » se demanda le maréchal, « et moi, qui viens de faire un chèque pour cent cinquante mille ? » Dire qu'il avait décidé que son plafond serait de six cent mille, et que pour six cent mille il aurait pu trouver ce qui se faisait de mieux sur le marché, même en tenant compte de l'inflation.

Il s'approcha, M. Luis lui fit un signe, et il regarda.

Le marchand n'avait pas exagéré. Elle était magnifique et possédait cette qualité unique qui la rendait inquiétante. Elle était presque nue et, au moment où le maréchal regarda, elle se leva du sol où elle avait été allongée sur des coussins. Dans la pièce au-delà de la porte, il n'y avait pas de meubles mais un tapis très épais, des vases avec des fleurs et des branchages, de nombreux coussins dont un très large situé dans l'angle et qui devait lui servir de lit. Elle portait une jupe presque transparente, qui pendait sur ses hanches sous son nombril et ne couvrait que

son mont de Vénus. Le maréchal sentit le sang battre fortement dans ses joues, son entrejambe et sa poitrine. Il l'imagina chez lui, dans le pavillon du fond, d'où il devrait sortir les autres femmes pour les mettre toutes ensemble dans l'autre pavillon car celui du fond lui serait réservé. Il l'imagina complètement nue. Il s'imagina au-dessus d'elle. Elle bougeait d'une façon si naturelle, comme un poisson dans un aquarium. Elle ne faisait rien ; mais que pouvait-elle donc bien faire ? Les femmes ne font rien, sauf servir les hommes. Le maréchal n'arrivait pas à s'éloigner du judas : il la vit marcher, bouger, – elle était parfaite –, puis se recoucher sur les coussins. Elle demeurait allongée, immobile tandis qu'il n'arrivait pas à décrocher son regard. « Je dois payer le reste et l'emmener », pensa-t-il, « immédiatement ». Elle avait une démarche fine et lente, comme si elle se déplaçait dans un aquarium. Il sentit une petite tape sur son épaule et se retourna. M. Luis lui souriait.

— Très bien — s'exclama le maréchal Prez (sa voix, n'était-elle pas devenue différente ?) — je la prends.

M. Luis fit deux petits pas pour se rapprocher et referma le judas.

— Attendez ! (Mais que lui importait le son de sa voix ?) Laissez-moi la contempler une dernière fois.

Il regarda à nouveau. Elle était allongée sur les coussins, comme endormie, endormie. Il ferait enlever aujourd'hui même les trois qui occupaient le pavillon du fond et les mettrait avec le reste. Il lui aménagerait un salon oriental, un espace à la fois sauvage et policé, barbare et raffiné. Ou peut-être un paysage marin, la mer dans un aquarium. Il se dégagna de la porte et baissa le judas.

— Comment s'appelle-t-elle ? — demanda-t-il.

— Elle n'a pas de nom, — M. Luis fit un geste de désintérêt. Vous pouvez l'appeler comme vous voulez.

« Le nom d'une Néréide, ou celui d'une déesse scandinave », pensa-t-il en se souvenant des livres de la bibliothèque tournante du salon de M. Luis.

— Allez — dit-il.

Ils traversèrent dans le sens inverse la maison, et tout son corps s'alourdissait, cette tâche de mettre un pied après l'autre lui coûtait un terrible effort. Ses lèvres et le bout de ses doigts étaient devenus sensibles et douloureux ; une ceinture chaude et humide s'était enroulée autour de ses cuisses. Elle était plus belle que toutes celles qu'il avait eues dans sa vie. Marchant dans le couloir à verrière, il essaya de se rappeler toutes celles qui avaient vécu dans l'un des pavillons, celles qu'il avait achetées, données ou vendues.

Lorsqu'ils arrivèrent dans le petit salon blanc et or avec la touche bleue de la boîte émaillée du coin, le maréchal reprit le carnet de chèques et se rassit à la table. M. Luis s'approcha du mur et appuya sur une sonnette. Le maréchal écrivit « cinq cent cinquante mille », signa et tendit le chèque à M. Luis, qui le rangea sans le regarder avec un geste de lassitude. La porte s'ouvrit pour laisser passer la même servante qui l'avait accueilli à son arrivée.

— Nous allons boire quelque chose. Que la boisson soit bien froide, et apportez-nous quelques encas.

La servante n'était pas belle mais le maréchal remarqua les courbes de ses seins et de ses fesses qui étaient marquées par son uniforme noir. Quand elle fut sortie, il demanda à M. Luis :

— Est-ce que celle-ci fait partie de celles que vous vendez ?

— Ah non. Chez moi, tout est très bien défini. Il y a mon service personnel, dont celle-ci fait partie ainsi qu'une autre femme de ménage, une cuisinière et une femme qui s'occupe de mes vêtements. J'ai en outre un chauffeur, mais je l'utilise très peu. Il y a les jardiniers, bien évidemment. Et puis il faut compter le personnel qui se charge de l'entretien des femmes destinées à la vente. Il faut les nourrir, les habiller, les laver. Quand je vous dis que ce sont comme des enfants, je ne le dis pas pour rien : vous l'aurez déjà remarqué. Il faut tout faire pour elles : les garder belles et saines et propres. Changer leurs vêtements, leur coiffure, les vêtir, toujours avec de nouvelles robes, avez-vous remarqué comme elles aiment cela ?, les emmener prendre un bain de soleil, faire de l'exercice deux fois par jour, surveiller leur alimentation. J'ai un personnel de service très expérimenté pour tout cela.

— Et vous n'avez jamais eu de problèmes ? Je veux dire, avec tous ces hommes dans la maison : le chauffeur, les jardiniers...

Il y avait quelque chose que le maréchal souhaitait demander, mais il ne savait pas comment formuler discrètement sa question.

— Pas du tout. Tout d'abord, sachez qu'ils ne sont pas là tout le temps. Ils ont un horaire de travail, ils s'y tiennent et ils repartent. En outre, ce sont des personnes totalement dignes de confiance, ils savent où ils travaillent, ils savent parfaitement qu'ils sont bien payés, et qu'ils n'ont aucun intérêt à perdre leur poste. Il y a bien cette fois... cette unique fois où nous avons eu un incident malheureux, avec le remplaçant d'un aide-jardinier. Il était très jeune, et elle aussi, vous savez que je ne vends que des femmes très jeunes et triées sur le volet. Mais cet incident a été résolu de manière satisfaisante. J'ai personnellement pris en charge le déficit.

— Bien sûr, bien sûr.

On entendit trois coups à la porte et la servante entra, portant un plateau sur lequel se trouvaient deux verres embrumés par le froid, un pichet rempli d'un liquide clair et des assiettes en cristal avec quelques amuse-bouches.

— Vous m'excuserez, maréchal — reprit M. Luis lorsqu'ils se retrouvèrent seuls — il m'est impossible de vous offrir du whisky. C'est de la limonade fraîche. Personne dans cette maison ne goûte à de l'alcool.

Le maréchal comprenait et pardonnait. Il pensait que la limonade le dégoûterait. Mais après la première gorgée, il découvrit qu'il aimait ça. On y avait mis un peu, très peu de sucre, et le goût acide et glacé lui faisait du bien. Peut-être avait-on ajouté quelques feuilles de menthe.

— Je dois tout préparer chez moi — déclara-t-il. Je pense que le transfert pourrait se faire demain ou après-demain.

— Il n'y a aucune urgence. Prévenez-moi, cela dit, une heure à l'avance.

— Allez-vous vous occuper du transfert ou dois-je le faire moi-même ?

— Comme vous le voudrez. Vous avez sans doute intérêt à ce que personne ne la voie.

— Oui, bien sûr.

— J'ai une voiture fermée pour ce genre de situation, mais vous pouvez utiliser la vôtre.

— Non, le mieux est de laisser ça entre vos mains. Mais, et le chauffeur ?

— La partie arrière est complètement fermée, avec des vitres teintées. Ou, si vous le souhaitez, l'une des femmes du service peut conduire.

— Je pense que c'est préférable.

— Parfait alors. Vous me prévenez, la voiture part d'ici, de l'intérieur du jardin, et arrive chez vous, où vous aurez préparé une entrée.

— Oui — le maréchal s'arrêta. Dites-moi quelque chose, mon ami, vous voudrez bien excuser mon indiscretion...

M. Luis leva la main.

— Il y a une différence, maréchal, entre moi et mes clients, en ce qui concerne la discrétion. Je suis discret. Pour mes clients, l'indiscretion n'existe pas.

— Je comprends. Mais j'ai bien peur que...

Le maréchal posa son verre vide sur le plateau. Puis-je en vous en servir une autre ?

— Non, non merci.

M. Luis remplit à nouveau son verre, mais le laissa sur la table sans y toucher.

— Je voulais vous demander la chose suivante : n'avez-vous pas des femmes pour vous ? Vous vivez entouré de toutes ces femmes, harcelé par leur présence, ne ressentez-vous pas le besoin de vous les approprier, ou ne serait-ce que jouer avec elles ?

M. Luis sourit. Il porta sa main à sa taille et le maréchal pensa qu'il allait rechercher la clé de l'aquarium pour la lui donner. Mais M. Luis avait détaché sa ceinture et son pantalon. Rentrant son cou entre ses épaules, il regarda de côté le bas-ventre de l'homme : il n'y avait qu'une cicatrice d'un rouge profond.

— Jouer, parfois, oui — dit-il en se reboutonnant lentement — mais seulement quand il s'agit des moins chères. Il y a peu de choses qui m'intéressent vraiment, mais j'ai beaucoup de respect pour mon entreprise. Un jeu innocent, et elles aiment ça. Ce sont comme des enfants, je vous l'ai déjà dit.

— Ou comme des poissons.

— Comme c'est étrange que vous ayez remarqué cela — le marchand s'assit et prit son verre froid —. Oui, aussi comme des poissons.

Le maréchal attendit en silence que M. Luis finisse sa limonade puis se leva.

— Je m'en vais — déclara-t-il. Je vous préviendrai le plus rapidement possible pour ce qui est du transfert.

— Je comprends. Il appuya sur la sonnette et la servante apparut presque immédiatement. — Vous voudrez bien raccompagner monsieur jusqu'à la porte.

Ils ne se serrèrent pas la main cette fois-ci. Le maréchal n'y avait pas pensé : il pensait au salon barbare, policé et naïf. Plus tard peut-être, il lui aménagerait une chambre spéciale, avec des coraux et des algues, des méduses bleues et des eaux vives. Il lui ferait teindre les cheveux en vert et ornerait ses mamelons avec des écailles d'argent.

Première publication dans *Cuentos con soldados*, Santa Fé, Club del Orden, 1965.

Pour citer cet article :

YANNOPOULOS, Alexis (trad.) (2023), « Le héros, le marchand et l'aquarium », *Lectures du genre n° 17 - Homenaje a Angélica Gorodischer*

Version PDF : p. 15-23